

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires ;  
A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

## Gare de Saumur (Service d'Été).

## Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.  
4 — 10 — — Express.  
2 — 58 — — matin, Express-Poste.  
10 — 23 — — Omnibus.

## Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

## Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.  
11 — 50 — — Omnibus.  
6 — 36 — — soir, Omnibus.  
8 — 58 — — Direct-Poste.

## Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

## PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »  
Six mois, — 10 » — 13 »  
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

Depuis quelques jours déjà, des lettres venues de Londres disaient que lord Raglan était sérieusement malade. Une dépêche du général Pélissier, reçue aujourd'hui et datée du 28 juin, 10 heures du soir, annonce la mort du digne général que le gouvernement de la reine Victoria avait choisi pour commander nos alliés en Orient. La France s'associera aux regrets du général Pélissier. Voici sa dépêche au ministre de la guerre :

« J'ai le profond regret de vous annoncer que le vénérable chef de l'armée anglaise a rendu le dernier soupir ce soir à 9 heures.

« Nous sommes d'autant plus affectés que, depuis 24 heures, son état paraissait fort amélioré. » — Havas.

On nous écrit de Berlin, le 28 juin :

« Le représentant de l'Autriche auprès de la Diète, M. de Prokesh, retourne définitivement à Francfort, et présidera probablement la nouvelle séance de la Diète. Comme ses relations avec le représentant prussien, M. de Bismark, ne sont nullement amicales, son retour n'est pas fait pour contribuer au rapprochement des deux puissances.

« Le Roi a eu, ces jours-ci de nouveaux accès de fièvre et des douleurs rhumatismales très-intenses, de manière que les médecins croient absolument nécessaire qu'il se soumette à un traitement complet.

« Le comte Esterhazy a eu, hier, avec le président du Conseil, une longue conférence, dans laquelle il s'est agi d'une déclaration qui devra être soumise, sous peu, à la Diète, sur l'attitude des États allemands par rapport aux quatre points. » — Havas.

## NOUVELLES DE LA GUERRE.

M. le Ministre de la Marine a reçu de M. le vice-amiral Bruat les dépêches suivantes :

« A bord du *Montebello*, le 15 juin 1855.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence qu'aus-  
sitôt après avoir reçu la nouvelle de l'évacuation

d'Anapa par les Russes, j'avais envoyé sur les lieux le contre-amiral Charner, avec le *Napoléon* et le *Primauguet*, pendant que l'amiral Lyons expédiait le contre-amiral Stewart avec l'*Hannibal*, le *High-flyer* et le *Spitfire*. M. l'amiral Lyons m'a proposé de nous rendre ensemble avec nos autres vaisseaux devant Anapa, et il a été convenu que nous partirions le 13 juin pour jeter l'ancre sur cette rade et rentrer ensuite à Kamiesch. La santé du général Browne, légèrement altérée par les fatigues de ces derniers jours, a obligé l'amiral Lyons à différer son départ ; mais il m'a suivi le lendemain, et j'ai vu ses vaisseaux au moment où j'appareillais moi-même pour Kamiesch.

Nous avons laissé à Iénikalé une forte garnison turque, à laquelle il a été décidé qu'on adjoindrait un régiment français et un régiment anglais, afin de hâter l'achèvement des travaux entrepris au cap Saint-Paul. Ces forces, soutenues par les navires à vapeur qui stationneront constamment dans le détroit, sont en état de repousser les Russes s'ils tentaient, sur cette extrémité de la presqu'île, un retour offensif.

Depuis que j'ai visité Anapa, je m'explique la nécessité où s'est trouvée la garnison russe d'évacuer cette place. Anapa était, sans doute, à l'abri d'un coup de main, et ses fortifications présentaient un fossé profond, une escarpe élevée et en bon état, des parapets très-bien entretenus et maintenus par un excellent clayonnage, 94 pièces de canon et 14 mortiers ; mais il n'existe dans la place que des puits d'eau saumâtre, et la garnison une fois investie, eût été incapable par ce seul fait, de prolonger sa résistance. Le succès d'une attaque dirigée contre cette forteresse était donc certain, du moment qu'on pourrait faire concourir l'armée et la marine.

Les Russes n'ont laissé entre nos mains que des ruines. Bien que leur évacuation ait été accomplie à la hâte, ils ont brisé la plupart de leurs affûts, casés les tourillons de 79 bouches à feu, fait sauter la majeure partie de leurs magasins à poudre, incendié leurs casernes, et pratiqué dans la muraille, à l'aide de mine, cinq brèches considérables. Je pense qu'ils ont voulu se ménager les moyens de

rentrer facilement en possession d'Anapa quand les circonstances deviendraient plus favorables. En ce moment, la place est occupée par des soldats turcs et des cavaliers tunisiens. Séfer-Pacha, envoyé par le général en chef de l'armée d'Asie, Mustapha-Pacha, a vu son autorité immédiatement reconnue par les chefs circassiens. L'empressement de cette soumission s'explique aisément : Séfer-Pacha est lui-même un chef circassien, il s'est fait autrefois remarquer par l'énergie de la résistance qu'il a opposée au progrès des Russes. Lorsque en 1829, le traité d'Andrinople céda définitivement les forteresses d'Anapa et de Soudjak-Kalé, Séfer-Pacha se retira à Constantinople. Des réclamations de l'ambassadeur russe le firent exiler à Andrinople. Son souvenir était resté vivant dans les montagnes des Therkesses, et la déférence que nous lui avons vu témoigner par les chefs circassiens ne laissent aucun doute sur la haute influence qu'il peut exercer au profit de la politique ottomane. Je suis avec respect, etc. Le vice-amiral, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée,  
BRUAT. »

Le rapport suivant a été adressé à M. le vice-amiral Bruat par M. le capitaine de frégate Béral de Sédages, commandant du *Lucifer*.

Temrouk, du 8 au 15 juin 1855. — Amiral, dans ma dernière dépêche, je vous annonçais que les deux divisions combinées se disposaient à explorer la côte d'Asie. Le 6, tous les navires mouillaient à Gleisk. Le Gouverneur acceptait la capitulation qui lui était offerte et s'engageait à nous livrer tous les approvisionnements en grains et fourrages qui se trouvaient en quantité dans la ville et au dehors. De notre côté nous devions respecter les propriétés particulières. Ces conventions ont été scrupuleusement observées de part et d'autre.

Tandis qu'une commission composée de quatre officiers anglais et français parcourait la ville sous la protection d'une escorte, afin de s'assurer que tout ce qui appartenait au gouvernement russe nous était remis, d'autres détachements détruisaient par le feu des amas de grains et de fourrages (2,000 Slewark de blé et 250,000 tonneaux de fourrages).

## FEUILLETON

## ANSELME ET MARCELIN.

(Suite et fin.)

Le sommeil tardif qui s'empara d'eux ne se dissipa que fort tard dans la matinée. Lorsqu'ils se réveillèrent, Michel Aubry était sorti, non sans s'étonner de voir que ses hôtes, qu'il avait connus si matineux, dormissent encore au coup de midi. Anselme se disposait à entrer dans la chambre de Marcelin, lorsque celui-ci parut dans le cabinet et vint au-devant de son ami.

— Anselme, pardonne-moi, dit-il, d'une voix grave et pénétrante. Je me repens de t'avoir provoqué, et je viens...

Anselme, ému, l'interrompit.

— Marcelin, tu as eu tort, sans doute, de me pousser à bout de patience ; mais je reconnais, moi, avoir commis une faute encore plus grave, plus impardonnable : j'ai manqué de générosité. J'aurais dû comprendre que, dans la rivalité qui nous animait l'un contre l'autre, mon devoir était le sacrifice. Je devais te dire : Marcelin, sois heureux.

— Non, Anselme, non ! La raison, la justice exigent, au contraire, que tu me précèdes dans l'accomplissement des grands actes de la vie. Tu es l'aîné ; il convient que tu marches devant moi. Va, épouse Mariette. Seulement, frère, tu permettras que je m'en aille, que je dispa-

raisse pendant quelques mois ; mon cœur, un peu souffrant, a besoin d'éloignement et d'absence. Dans un an, au plus tard, je te reviendrai guéri.

— Marcelin, c'est à moi de partir. J'y suis résolu. Cette nuit même, j'ai pris cette détermination. N'essaie pas de m'en détourner ; mon insomnie a épuisé l'amertume de ce projet d'abandon et d'exil. Je ne suis pas malheureux, je suis résigné.

Une larme passa, furtive, au fond de son regard.

— Dans quelques jours seulement, je me mettrai en route, reprit-il avec calme. Point de précipitation. Qu'on ne puisse supposer le motif de mon départ. Je compte toucher à la terre d'Afrique. J'irai respirer là le parfum de nos chers souvenirs. J'irai poser mes lèvres sur le sol où notre sang a coulé fraternellement pour la patrie et l'amitié. Puis un jour, bientôt peut-être, tu me reverras, assis à ton foyer, sans regret, sans envie, souriant à tes joies, dans le retour de notre étroite et indestructible intimité.

— Anselme, je refuse fermement. Il convient que ma conduite brutale et coupable ait son expiation. A moi donc de te dire adieu et de quitter cette maison ; ma conscience me crie d'ailleurs que tu es le plus digne, le plus capable, par le calme et l'équité de ton esprit, par la délicatesse et le dévouement de ton cœur, de donner à Mariette une douce et facile existence. J'inventerai un prétexte suffisant, et je partirai demain. Un plus long

retard serait un inutile et cruel supplice.

Cette lutte du renoncement et de la générosité se prolongeait avec une égale persistance entre les deux amis. Depuis quelques minutes, cependant, Anselme n'écoutait plus Marcelin. Une mystérieuse pensée semblait maîtriser son intelligence et son regard. Ses yeux étaient immobiles, sa bouche muette. Marcelin crut qu'il fléchissait.

— Enfin, tu cèdes à mes raisons, lui dit-il, merci. Je me pardonne à moi-même.

Anselme sortit brusquement de ses réflexions.

— Nous ne nous séparerons pas ! s'écria-t-il. Il ne faut pas que nous nous séparions !

— Mais... comment ?

— Ecoute.

Un retentissement de sonnette lui coupa la parole. Michel Aubry entra.

— Dieu soit loué ! murmura Anselme, c'est lui.

## VIII.

— Mes bons amis, dit Michel Aubry en se jetant sur le divan et en respirant bruyamment, je suis mystifié, on s'est joué de moi. J'arrive au galop du fond du Marais, où j'ai vu celle qu'on me propose pour fiancée. Imaginez la laideur en personne, la bêtise stéréotypée, et, pour dot, une dizaine de mille francs assaisonnés de la bénédiction paternelle. J'ai fait ma visite de bon matin, pour surprendre ma prétendue en négligé d'esprit et de

A quatre heures, le rembarquement a eu lieu dans le plus grand ordre. Les chaloupes et canots, rangés devant la place, et, en deuxième ligne, les vapeurs embossés, répondaient d'un châtement exemplaire en cas de trahison.

Le 8, on appareillait, et, tandis que quelques navires, détachés des deux divisions exploraient la côte à petite distance, le gros de l'escadre mettait le cap sur la baie de Temrouk. Nous n'avons vu aucun navire de commerce. La plus parfaite intelligence règne entre les deux commandants.

Le capitaine de frégate commandant le *Lucifer* et la division d'opérations de la mer d'Azoff.

BÉRAL DE SEDAIGES.

Devant Sébastopol, le 19 juin.

Dimanche matin, à trois heures et demie, un feu terrible a été ouvert à droite. Toutes nos batteries, y compris celles de Lavarande et Brancion (1), tiraient sur Malakoff à volonté. La gauche avait ordre de ne répondre qu'en raison du tir de l'ennemi. Les Russes cependant ont répondu à la Karabelnaïa promptement et vigoureusement cette fois-ci; on voyait que, depuis l'affaire du 7, ils se tiennent tout prêts; mais bientôt, cependant, leur feu s'était ralenti, et, vers trois heures de l'après-midi, il y avait à peine une ou deux pièces à la tour Malakoff, et deux ou trois pièces dans d'autres batteries qui tiraient encore, comme pour donner signe de vie. C'est alors que le signal a été donné à la gauche de reprendre son tour, et son feu devint si intense, qu'il nous a surpris nous-mêmes, nous qui sommes si habitués à cette espèce de musique infernale. La supériorité nous était acquise sur toute la ligne. Les Russes suivaient leur système d'abriter leur monde dans les blindages et de ne répondre que rarement, ne pouvant répondre avec avantage.

Dimanche aussi, au point du jour, Omer-Pacha avec ses bataillons turcs s'est porté dans la direction de Baidar pour remonter la rive gauche du Chaulion, un petit confluent de la Tchernai, et occuper le plateau supérieur qui domine la position entre Mackensie et Bachtchiserai; en même temps les Piémontais, avec le général La Marmora, remontaient la rive droite de la même rivière pour atteindre le même plateau, étant flanqués dans ce mouvement à leur gauche par une partie de notre cavalerie. Une fois ces deux corps établis sur le haut plateau du Chaulion qui menace les routes de Simferopol et Baktchiserai, ils doivent y rester, en attendant, pour régler leurs opérations, le mouvement principal du corps du général Bosquet, qui se trouve à la Tchernai, vis-à-vis de Tanxin et Tchorgom, avec les généraux Canrobert et Camou et le reste de la cavalerie.

J'ai oublié de vous dire que, dans la nuit du 16 au 17, douze frégates à vapeur ont canonné la ville pendant une grande partie de cette nuit. Telle était la situation générale, dimanche soir, quand les chefs de corps ont été appelés chez le général en chef pour recevoir une communication. Cette communication, c'était l'ordre de faire une démonstration vigoureuse sur le faubourg de la Karabelnaïa, en combinant cette grande reconnaissance de façon, si elle réussissait sur un point quelconque, à pousser ferme et à y entrer de vive force.

(1) Par un ordre du jour du général en chef, les ouvrages Blancs ont pris le nom de Lavarande, et le mamelon Vert, celui de Brancion.

Un ordre général du général en chef, en rappelant à nos soldats le fait d'un entraînement désordonné pendant l'attaque du mamelon Vert, leur disait: que l'obéissance aux ordres de leurs chefs était la première et la plus grande vertu du soldat; qu'il espérait que les exemples d'un entraînement exagéré ne se renouveleraient plus, et qu'à la première occasion ils feraient tout ce qu'attendent d'eux l'Empereur et la France.

Le commandement de l'opération si délicate et si dangereuse était confié à M. le commandant du corps de réserve, Regnaud-Saint-Jean-d'Angely. Les divisions Meyran, Brunet et d'Autemare, échelonnées depuis la baie du Carénage jusqu'au mamelon Vert, où elles s'appuyaient sur une division anglaise, et soutenues par de fortes réserves de la garde impériale, devaient s'ébranler simultanément, chercher à garnir les parapets ennemis, se soutenir réciproquement, et s'emparer de tout ou d'une partie, selon que les circonstances l'indiqueraient. Le signal convenu devait être donné par le général en chef, qui, à une heure du matin, se porterait vers le faubourg, de sa personne.

Un très-malheureux malentendu a dérangé toutes les combinaisons, et a failli, un instant, compromettre le plus gravement la situation des troupes engagées. On ne sait par quel hasard le général Meyran, qui était aux redoutes Lavarande, croyant bien, avant le moment convenu, que le signal était donné (1), s'élance en avant avec sa division, attaque isolément un poste avancé de l'ennemi qui se replie, donne l'alarme, permet aux Russes de porter toute la garnison aux parapets de la ville, et rend la surprise impossible. Pour ne pas laisser la division Meyran s'exposer toute seule au feu convergent de l'ennemi, le signal est donné, les autres divisions s'ébranlent, partent pour soutenir l'attaque imprudente et précipitée de l'extrême droite. Le malheur a voulu encore que le brave général Meyran fut mortellement frappé d'un biscaien ab premier mouvement de sa troupe. Cette perte cruelle mit un instant d'hésitation dans les rangs et affaiblit le choc de ce côté, contre un ennemi averti et décidé à défendre l'abord du parapet vigoureusement.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, au même instant, le général Brunet tombait en tête de sa colonne. Il n'y restait donc plus que l'intrépide d'Autemare qui conduisait notre division de l'extrême gauche avec cette bravoure et cet entraînement qui nous valurent tant de victoires. Malgré tout, nous franchissons le fossé et le parapet, et nous nous trouvons dans la place, vis-à-vis de toute la garnison armée. Au moment où nous essayons la plus effroyable fusillade, la division anglaise qui devait nous appuyer, et que tout ce tiraillement a mise dans l'indécision, après avoir reçu une épouvantable décharge de mitraille, s'arrête et donne à l'ennemi le temps de tourner toutes ses forces contre nous. Alors le général d'Autemare, avec son coup d'œil exercé et rapide, saisit tout le péril de notre situation isolée, et commande l'abandon de la position conquise sur la place, et nous ramène dans nos tranchées, où tout le monde était déjà rentré. Les Russes n'osèrent pas cependant sortir, et ils se bornèrent à une fusillade de dessus leurs parapets, et à une canonnade effroyable qui dura jusqu'à sept ou huit heures du matin.

(1) Une autre lettre explique que c'est une sortie des Russes qui a obligé le général Meyran à attaquer avant l'heure convenue.

Il m'est impossible de vous donner aujourd'hui le chiffre de nos pertes, qui, cependant, sont bien moins graves que ne le faisait craindre tout d'abord la situation si compromise de notre entreprise. Les plus cruelles sont la mort des généraux Brunet et Meyran et du colonel d'artillerie la Bousnière, tué dans une tranchée, qu'il avait quittée un instant, sur son passage vers la batterie. Sauf cette circonstance, l'événement n'a point de conséquences importantes, et il nous fait voir bien des choses que l'on mettra à profit, j'en suis sûr, à la première revanche que nous allons prendre. La flotte, de son côté, a vigoureusement bombardé la ville, pendant une partie de la matinée, et je pense que les pertes de l'ennemi sont très-graves. Il faut vous dire, cet pendant, que tout cela n'a pas été sans un profit positif et grand, car nous avons pu relier d'un côté la redoute Brancion avec les redoutes Lavarande, et, de l'autre côté, les Anglais se sont établis plus solidement dans les Carrières du Redan en enlevant les embuscades russes, les dernières qui existaient encore, et en s'emparant du cimetière de la baie du Sud, qui permettra d'établir des batteries qui auront action sur tout le fort.

Dans la nuit, les Russes ont eu encore une alerte, et, pendant un moment, ils se sont amusés à tirer de toutes leurs pièces et fusils, sans nous faire aucun mal.

On dit qu'après six mois d'attente ils se sont accordés à répondre à notre ouverture d'échange de prisonniers, en indiquant Odessa à cet effet. Je ne sais pas si les généraux en chef jugeront nécessaire de donner suite à présent à cette affaire.

Le temps est toujours très-chaud, et la santé générale va bien. Pour extrait: L. BONIFACE.

(Constitutionnel.)

Nous ajouterons à nos correspondances quelques passages d'une lettre écrite au *Sémaphore*, qui indique le rôle de la flotte dans l'affaire du 18:

« Dans la matinée, les flottes reçurent l'ordre de prendre position et de s'unir à l'attaque générale. Le *Montebello*, suivi de plusieurs légers bateaux à vapeur qui devaient se relayer pour le remorquer en cas de besoin, le *Napoléon*, le *Charlemagne* et le *Jean-Bart*, vaisseaux à hélice, sept autres vaisseaux à hélice anglais, les frégates à vapeur telles que le *Caffarelli*, le *Sané*, etc., et un grand nombre de bâtiments d'un rang inférieur, formant en tout un effectif de quarante bâtiments, s'embossaient devant l'embouchure du port. Ils restèrent toute la journée dans cette position, hors de la portée des batteries russes, n'attendant qu'un signal pour donner; mais le signal ne vint pas et les flottes ne purent prendre, à l'attaque, la part importante qui leur était réservée. Néanmoins, le *Royal-Albert*, le *Prince-Royal*, le *Saint-Jean-d'Acre*, la *Miranda* et le *Marengo* ouvrirent un feu fort vif contre les forts Constantin et de la Quarantaine, et l'on dit que la première estacade fut forcée. Enfin la nuit vint et les flottes alliées durent reprendre leur mouillage dans le port intérieur. »

Le correspondant du *Sémaphore* ajoute:

« Ce qui donne bon espoir, c'est que les prisonniers faits dans cette dernière affaire, annoncent que le scorbut est joint au choléra et fait les plus grands ravages dans Sébastopol, où l'on ne sait où mettre les blessés et les malades. Ils sont aussi fort embarrassés de leurs vaisseaux, qu'ils ont dû abriter contre la seconde estacade, et, afin de les

beauté. En quelques minutes, je fus édifié, et j'ai pris la fuite comme si j'avais le diable sur mes talons. Je crois, Dieu me pardonne, que je courrais encore, si l'idée ne m'était venue de monter vos quatre étages pour vous conter mon aventure.

Un vague reflet de joie éclaira le visage d'Anselme. Michel Aubry soupira, puis il reprit en hochant la tête et avec un accent empreint de tristesse et d'ennui:

— C'est égal, je suis inquiet, tourmenté. Si je ne trouve pas promptement un parti convenable, la charge que j'ambitionne, mon petit paradis d'étude de notaire, m'échappera indubitablement, et je franchirai bien des steppes avant de rencontrer un pareil eldorado. Cette crainte me donne le frisson. En dépit de toute ma philosophie, j'ai envie de me trouver mal.

Il essayait de sourire, mais sa physionomie soucieuse demeurait rebelle à ses velléités de plaisanterie.

Pâle et résolu, Anselme se pencha vers Marcelin, à qui il dit rapidement à voix basse et d'un ton ferme:

— Ecoute, et comprends. Je suis convaincu que tu m'approuveras.

Puis, sans prendre garde à l'étonnement qu'exprimait le visage de son ami, il reprit tout haut, en s'adressant à Michel Aubry:

— Quelle dot vous mettrait en situation d'acquiescer la charge que vous convoitez?

— Je vous ai dit, mon cher Anselme, qu'on exigeait

quarante mille francs comptant. Or j'en possède une vingtaine environ. Voyez.

— C'est donc vingt mille francs qu'il vous faut?

— Oui, vingt mille francs, pas un centime de plus; mais entendons-nous: avec cela, il importe absolument que ma future ait un peu d'esprit et un peu de beauté.

— Eh bien! mon cher Aubry, dit Anselme avec un imperceptible tremblement dans la voix, Marcelin et moi, nous connaissons une jeune fille qui vous convient.

Michel Aubry fit un bond de joie, mais une réflexion soudaine calma ce transport. Il fronça le sourcil.

— Ah! mes amis, dit-il, pas de nouvelle mystification, je vous en supplie. Une, c'est assez, c'est trop.

— Anselme ne plaisante pas, répondit Marcelin avec effort, mais sans hésiter. Je sais de quelle jeune fille il vous parle. J'approuve du fond de mon cœur la pensée qu'il vient de vous exprimer. Oui, celle que nous connaissons a vingt mille francs de dot. Elle a l'esprit modeste et gracieux. Elle est belle...

— Belle?

— Comme un ange, ajouta Marcelin, en serrant nerveusement la main d'Anselme et en raidissant sa voix.

— Ah! diable, diable, murmura Aubry un peu désappointé. Un ange, c'est bien beau pour un philosophe.

— Repousseriez-vous l'idée d'un tel mariage?

— Oui... C'est-à-dire non... Mais mes principes, mes principes!

— Ils sont trop absolus, répondit Anselme. Prenez garde! ils vous feront manquer le bonheur.

— Belle comme un ange! répétait Michel Aubry, avec une sérieuse irrésolution. Quel malheur! Le reste était si conforme à mes plus chères espérances... Mais peut-être, Messieurs, exagérez-vous les grâces de son visage et de sa taille, reprit-il.

— Vous en jugerez par vous-même aujourd'hui, ce soir...

— Où?

— Dans cette maison.

— Dans cette maison? répéta Michel Aubry, dont le regard se ranima. Serait-ce elle, par hasard, que j'ai vue, il n'y a qu'un instant, sortant de la chambre que j'occupais autrefois et entrant chez les Morand?

— C'est elle, répondit Marcelin dans un vague soupir.

— Oh! vous avez raison, elle est charmante. Il y a quelque chose de céleste dans sa beauté... Mais quelle douceur de physionomie, quelle simplicité de mise, quelle modestie d'allure!... Mes amis, je commence à croire que cet ange-là est assez humble pour convenir à mon paradis. Présentez-moi à sa famille.

— Elle n'a plus de famille.

— Alors elle a des tuteurs. Les connaissez-vous?

— C'est nous.

— Vous? dit Michel Aubry stupéfait.

— Sa mère mourante, reprit Anselme avec une gra-

garantir de l'incendie, ils ont installé sur le pont de chaque bâtiment, du sable et du gravier jusqu'à un mètre de hauteur, sorte de lit destiné à recevoir les bombes et les obus et empêcher qu'ils n'éclatent dans le bois et n'incendient le bâtiment. »

« Dantzig, vendredi 29 juin. — Le *Vulture*, capitaine Glasse, vient d'arriver; il a quitté les flottes le 25; elles étaient, pour la plupart, réunies devant Cronstadt. »

« Sweaborg a été bombardé. Quelques magasins à poudre et plusieurs édifices ont été incendiés. Narva a été également attaquée avec succès, on y a démonté plusieurs pièces d'artillerie et détruit des navires. » (Express.)

Berlin, 1<sup>er</sup> juillet. — Nous trouvons dans l'*Invalide russe* le relevé suivant des pertes avouées par les Russes dans l'affaire du 7 juin :

Hommes hors de combat, 2,947.  
Tués: le général Timofigeff, 4 officiers supérieurs, 27 officiers inférieurs, 501 soldats.

Blessés: 11 officiers supérieurs, 69 officiers inférieurs, 2,334 soldats.

A Taganrog, d'après le même journal, il y a eu 11 habitants tués, 24 blessés; 69 maisons détruites, 148 maisons brûlées et 1,224,000 tchetverts de blé détruits. (Constitutionnel.)

### CHRONIQUE LOCALE.

Le *Moniteur* contient, dans sa partie officielle, un décret convoquant les conseils d'arrondissement pour le 24 juillet.

### ELECTIONS MUNICIPALES.

M. le Préfet a adressé aux Maires une circulaire suivie de documents, réglant les opérations électorales qui doivent avoir lieu dans le département les 21 et 22 juillet prochain.

### DERNIÈRES NOUVELLES.

Paris, lundi 2 juillet 1855.

L'ouverture de la session du Sénat et du Corps-Législatif a eu lieu avec la solennité ordinaire.

Sa Majesté, accueillie, à son entrée dans la salle des Maréchaux, par les acclamations les plus enthousiastes, a pris place sur son trône et a prononcé d'une voix ferme et accentuée le discours suivant :

« Messieurs les Sénateurs, Messieurs les Députés, Les négociations diplomatiques entamées pendant le cours de votre dernière session vous avaient fait pressentir que je serais obligé de vous rappeler lorsqu'elles seraient arrivées à leur terme. Malheureusement, les conférences de Vienne ont été impuissantes à amener la paix. Je viens donc de nouveau faire appel au patriotisme du pays et au vôtre. »

« Avons-nous manqué de modération dans le règlement des conditions? Je ne crains pas d'examiner la question devant vous. Il y avait un an environ que la guerre avait commencé et déjà la France et l'Angleterre avaient sauvé la Turquie, gagné deux batailles, forcé la Russie à évacuer les Principautés et à épuiser ses forces pour défendre la Crimée. Enfin, nous avions en notre faveur l'adhésion de l'Autriche et l'approbation morale du reste de l'Europe. »

« Dans cette situation, le cabinet de Vienne nous demanda si nous consentirions à traiter sur des bases déjà vaguement formulées avant nos succès. Un refus de notre part devait sembler naturel. Ne devait-on pas croire en effet que les exigences de la France et de l'Angleterre se seraient accrues en proportion de la grandeur de la lutte et des sacrifices déjà faits? Eh bien! la France et l'An-

gleterre ne se sont pas prévaluées de leurs avantages ni même des droits que leur offraient les traités en vigueur, tant elles avaient à cœur de rendre la paix plus facile et de donner une irrécusable preuve de leur modération. »

« Nous nous sommes bornés à demander : dans l'intérêt de l'Allemagne, la libre navigation du Danube et une digue contre le flot russe qui vient sans cesse obstruer l'embouchure de ce grand fleuve; dans l'intérêt de la Turquie et de l'Autriche, une meilleure constitution des Principautés, afin qu'elles servent de rempart contre ces invasions sans cesse renaissantes du Nord; dans un intérêt d'humanité et de justice, les mêmes garanties pour les chrétiens de toutes les communions, sous la protection exclusive du Sultan; dans l'intérêt de la Porte comme dans celui de l'Europe, nous avons demandé que la Russie limitât à un chiffre raisonnable le nombre des vaisseaux qu'elle entretenait à l'abri de toute attaque dans la mer Noire, et qu'elle ne peut entretenir que dans un but d'agression. »

« Eh bien, toutes ces propositions, que j'appellerais magnanimes par leur désintéressement, et qui avaient été approuvées en principe par l'Autriche, par la Prusse et par la Russie elle-même, se sont évaporées dans les Conférences. La Russie, qui avait consenti théoriquement à mettre fin à sa prépondérance dans la mer Noire, a refusé toute limitation de ses forces navales, et nous en sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses engagements, qui consistaient à rendre noire traité d'alliance offensif et défensif, si les négociations n'aboutissaient pas. »

« L'Autriche, il est vrai, nous a proposé de garantir avec elle, par un traité, l'indépendance de la Turquie, et de considérer, à l'avenir, comme *casus belli* le cas où le nombre des vaisseaux de la Russie aurait dépassé celui qui existait avant la guerre. Accepter une semblable proposition était impossible, car elle ne liait en rien la Russie, et, au contraire, nous paraissions sanctionner sa prépondérance dans la mer Noire par une convention. La guerre a dû suivre son cours. »

« L'admirable dévouement de l'armée et de la flotte amènera bientôt, je l'espère, un résultat heureux; c'est à vous de me donner les moyens de continuer la lutte. Le pays a déjà montré qu'il avait ses ressources et sa confiance en moi. Il avait offert, il y a quelques mois, dix-sept cent millions de plus que je ne lui demandais; une partie suffira pour soutenir son honneur militaire et ses droits comme grande nation. J'avais résolu d'aller me placer au milieu de cette vaillante armée, où la présence du Souverain n'eût pas été sans produire une influence heureuse, et, témoin des héroïques efforts de nos soldats, j'aurais été fier de pouvoir les diriger; mais les graves questions agitées à l'étranger sont toujours demeurées en suspens et la nature des circonstances a exigé à l'intérieur de nouvelles et importantes mesures. C'est donc avec douleur que j'ai abandonné ce projet. »

« Mon gouvernement vous proposera de voter la loi annuelle du recrutement. Il n'y aura point de levée extraordinaire et l'on rentrera dans les voies accoutumées qui nécessitent, pour la régularité de l'administration, le vote de la levée une année à l'avance. »

« En terminant, Messieurs, payons ici, solennellement, un juste tribut d'éloges à ceux qui combattent pour la patrie; associons-nous à ses regrets pour ceux dont elle déplore la perte. L'exemple de tant d'abnégation et de constance n'aura pas été en vain donné au monde. Que les sacrifices nécessaires ne nous découragent pas; car, vous le savez, une nation doit ou abdiquer tout rôle politique, ou, si elle a l'instinct et la volonté d'agir conformément à sa nature généreuse, à son histoire séculaire, à sa mission providentielle, elle doit par intervalles, savoir supporter les épreuves qui seules peuvent la retremper et la reporter au rang qui lui est dû. »

« Confiance en Dieu, persévérance dans nos efforts et nous arriverons à une paix digne de l'alliance de deux grands peuples. »

Les chaleureuses paroles de Sa Majesté ont provoqué, de toutes parts, de nouvelles acclamations pleines de patriotisme et c'est au milieu d'un cri unanime de :

*Vive l'Empereur!* que le cortège impérial a quitté la salle. — Havas.

« Le *Journal de Constantinople* annonce que la ville de Kertch n'existe plus. Un incendie aurait achevé sa destruction, le 14. » — Havas.

### FAITS DIVERS.

Au nombre des pertes cruelles que le dernier combat livré devant la tour de Malakoff a fait éprouver à notre armée, il faut déplorer la mort du général Brunet, tombé à la tête de sa division au moment où il commandait en personne les colonnes d'assaut. Sa Majesté l'Empereur vient d'adresser à la veuve du général Brunet la lettre suivante, aux sentiments de laquelle le pays entier associera ses regrets.

Palais des Tuileries, 25 juin.

Madame,

Le général Brunet vient d'être frappé au moment où il donnait à son pays une preuve éclatante de son courage et de son dévouement. La France, qui depuis long-temps l'avait placé au nombre de ses plus braves défenseurs, le compte aujourd'hui parmi ceux dont la perte lui est le plus sensible. Pour moi, qui savais apprécier tout le mérite de celui que vous pleurez, je m'associe bien sincèrement à votre douleur. Recevez donc l'expression de mes profonds regrets, comptez sur mon intérêt particulier et croyez à tous mes sentiments. NAPOLÉON.

— Le directeur des postes de Lyon vient de faire publier la note suivante dans les journaux de cette ville :

« Dans la nuit du 23 au 24 juin, entre une et deux heures du matin, un incendie a totalement détruit la gare provisoire de la station d'Andancette (chemin de fer de Lyon à la Méditerranée). »

« Les dépêches venant de Paris, Lyon, Vienne, Condrieux, Saint-Symphorien, pour Annonay, Aneyron, Beaurepaire, Bourg-Argental, Moras, le Péage, Serrières et Saint-Vallier, ainsi que celles en retour ou échangées entre ces bureaux, qui y attendaient le passage du convoi, ont été complètement anéanties. »

« Les personnes que ce sinistre peut intéresser sont invitées à prendre des mesures pour en atténuer les effets. »

« Lyon, le 25 juin 1855. »

« Le directeur des postes, WINTRAS. »

— On lit dans la *Gazette de Gènes* que le duc et la duchesse de Montpensier y sont arrivés inconnus. Le même journal annonce un premier cas de choléra qui s'est déclaré dans cette ville. Les autorités adoptent des mesures préventives.

— Le *Courrier mercantile* de Gènes, du 26, donne les détails suivants sur le voyage du roi de Portugal :

« Hier matin, sont arrivés en ville l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire portugais, vicomte d'Alte, et l'attaché à la légation, chevalier Souza; ils venaient attendre S. M. le roi de Portugal qui devait arriver sur un bateau à vapeur de guerre français. Le préfet du palais, duc Pasqua, et les aides-de-camp du roi, comte Clevesana et général Della Rocca, étaient arrivés aussi pour recevoir S. M. Portugaise. L'ambassadeur français, duc de Grammont, était aussi arrivé. Le bateau à vapeur *Golnard*, sous les ordres du marquis Scutorio, avait

été emue, l'a confiée à notre sollicitude et à notre honneur.

Et il tendit au jeune homme la lettre de Thérèse Valin. Lorsqu'il la replia, après l'avoir lue, Aubry avait deux larmes dans les yeux.

— J'épouserai Mariette, si elle y consent, dit-il, d'un ton décidé, mais sans la dot, car c'est sans doute à vos dépens qu'elle sera constituée.

— C'est notre droit, répondit Marcelin. La lettre que vous venez de lire contient en effet ces mots : « Faites pour elle ce que le bon Dieu et votre bon cœur vous inspireront. » Nous ne renoncerons pas à notre droit.

— C'est aussi notre devoir, ajouta Anselme. N'oubliez pas qu'une dot de vingt mille francs vous assure la position que vous ambitionnez. Votre bonheur devant être le bonheur de Mariette, dont notre conscience a pris la responsabilité, rien ne saurait nous faire renoncer à ce que nous considérons comme un devoir.

— Je me soumetts, dit Michel Aubry. Je vous estime trop profondément pour craindre d'être votre obligé.

Le soir, Michel Aubry fut présenté à Mariette, chez les Morand. Après avoir maîtrisé les révoltes de leur cœur, les deux amis annoncèrent à la jeune fille qu'ils comptaient la marier bientôt. Quelques jours plus tard, Anselme, lui montrant Michel Aubry, lui dit d'un ton trop délibéré pour n'être pas contraint :

— Mon enfant, voici celui qui vous rendra heureuse.

M. et M<sup>me</sup> Morand donnèrent leur approbation.

Après quelques secondes d'hésitation, Mariette tendit la main à Michel Aubry, puis elle dit à ses jeunes tuteurs, qui étaient très-pâles et visiblement émus :

— Je vous ai promis de vous obéir comme à ma mère; je vous obéis.

Sa poitrine se souleva imperceptiblement comme si un mystérieux soupir s'exhalait de son cœur. Peut-être avait-elle deviné le secret d'Anselme et de Marcelin.

Le mariage célébré, Michel Aubry et sa femme partirent immédiatement pour Bordeaux. Les deux amis, à bout d'efforts pour refouler la violence de leurs chagrins, coururent s'enfermer et pleurer ensemble dans leur cabinet de travail.

Leurs larmes épuisées, ils tirèrent de leurs portefeuilles les deux roses flétries, reliques d'amour, qu'ils avaient jusque-là précieusement conservées, y mirent un dernier baiser, et les livrèrent à la flamme du foyer, qui les dévora. Un calme profond, le calme du sacrifice accompli, s'étendit ensuite au fond de leur âme et sur leur visage. Puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent longtemps.

Dix ans se sont écoulés. Anselme C... et Marcelin P... habitent dans la rue Thérèse, au premier étage de la même maison, chacun un joli appartement relié par une porte de communication. Un procès qui a fait grand

bruit a mis en lumière, depuis quelques années, le talent de Marcelin, dont la parole est une des plus élégantes et des plus aimables du jeune barreau de Paris. Anselme, lui, ne plaide guère, ainsi qu'il l'avait prévu; mais ses consultations sont déjà fort estimées, et ses mémoires ont acquis une valeur aux yeux des juges. Tous deux se sont mariés le même jour, et richement mariés. Contre l'habitude, leurs femmes ne les ont point désunis: elles sont devenues de bonnes et sincères amies.

Quant à Michel Aubry et à Mariette, ils vivent heureux sous les paisibles ombrages où se cache l'étude bucolique du notaire philosophe. Lorsqu'ils viennent à Paris, ils descendent tour à tour chez Anselme et Marcelin.

L'aile du temps, qui efface tant d'impressions au cœur de l'homme, n'a pas encore complètement détruit la trace des premiers sentiments des deux amis pour leur

sœur de lait. Ils ne la revoient jamais sans une secrète émotion, car elle est à leurs yeux le fantôme d'un sérieux amour, le plus beau poème de leur amitié et de leur dévouement.

(La Presse littéraire.) ÉTIENNE ÉNAULT.

### BOURSE DU 30 JUIN.

5 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 63 85.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 92.

### BOURSE DU 2 JUILLET.

5 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 63 80.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 92.

Forde d'aller à la rencontre du roi Don Pédro. Mais une dépêche télégraphique reçue hier par le Consul général de Portugal, Ch. Sivori, a annoncé que Sa Majesté se rendait directement de Marseille à Naples. Tous ces personnages sont alors retournés à Turin. — Havas.

— L'arrivée du roi de Portugal à Turin est retardée de deux mois, parce qu'il visite d'abord les autres parties de l'Italie. On dit qu'il accélère son arrivée à Rome afin de se trouver à la fête de Saint Pierre et Paul, à laquelle assiste un grand nombre de hauts personnages et d'étrangers de distinction. — Havas.

— Dans la ville de Kertch un palais appartenant au prince Woronzoff a été sauvé du pillage; il est sous la protection des Anglais et des Français. On y a trouvé un vieillard, un pauvre paralytique, assis dans un fauteuil; c'est un vieux serviteur du prince, qui, à raison de ses infirmités, n'a pas pu être emmené; il est parvenu au moyen de quelques mois allemands et français, à intéresser les alliés qui n'ont pas permis le pillage du palais. La physionomie de ce vieillard est à la fois calme et suppliante. Grâce à l'intérêt qu'il a inspiré, le palais Woronzoff est seul qui reste debout au milieu des ruines et de la dévastation générale. — Havas.

Le Nouveau Journal des Connaissances utiles, un des recueils les plus consciencieux qui se publient dans la capitale, commence sa troisième année. Les nouvelles

livraisons contiendront un compte-rendu général, méthodique et illustré de l'exposition universelle.

Cet ouvrage a été, de suite, distingué de ces publications éphémères qui disparaissent chaque année, après avoir trompé la confiance des souscripteurs et nuï aux entreprises sérieuses. Il remplit positivement et consciencieusement le programme que son titre indique; c'est, comme ses abonnés ont pu en juger par les deux premières années, une véritable encyclopédie universelle, ayant à la fois le caractère populaire et scientifique, en dehors de toute entreprise industrielle; une œuvre de vulgarisation des connaissances utiles et pratiques, publiée avec le concours de membres de l'Institut, de professeurs des écoles savantes, et aussi de plusieurs hommes versés dans la pratique de l'agriculture, de l'horticulture, de l'industrie, des arts, des sciences, de l'administration, de l'enseignement, etc.

C'est aussi un recueil illustré, dans lequel le crayon vient au secours de la plume pour éclaircir les sujets qu'il traite. De cette façon, les explications des procédés sont à la fois plus courtes, plus claires, comprises en moins de temps et plus durablement gravées dans la mémoire. Chacun des numéros comprend plusieurs illustrations, qui font de ce répertoire une publication tout-à-fait hors ligne.

Le NOUVEAU JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES s'adresse aux hommes de travail ou de loisir, désireux de se tenir au courant des progrès des connaissances relatives à leurs occupations; — aux maîtres de maison, qui y trouvent un grand nombre d'indications utiles; aux jeunes gens, qui peuvent y puiser des notions positives sur toutes choses; à tous les membres de la famille, enfin, auxquels il offre des lectures instructives et variées.

Il est non-seulement le moniteur et le répertoire de tous les progrès, pour tous ceux qui ne peuvent s'abonner aux divers recueils spéciaux et qui n'ont qu'un temps limité à consacrer à la lecture.

#### TAXE DU PAIN du 1<sup>er</sup> Juillet 1855.

Première qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 23 c. 75 m.  
Seconde qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 21 c. 25 m.  
Troisième qualité.  
Les cinq hectogrammes..... 18 c. 75 m.

#### Marché de Saumur du 30 Juin.

Froment (hec. de 77 k.)	29 76	Graine de luzerne	60 —
2 <sup>e</sup> qualité, de 74 k.	28 60	— de colza	—
Seigle	17 20	— de lin	34 —
Orge	12 80	Amandes en coques	—
Avoine (entrée)	10 50	(l'hectolitre)	—
Fèves	15 20	— cassées (30 k.)	80 —
Pois blancs	28 —	Vin rouge des Cot.	—
— rouges	22 —	— compris le fût,	—
— verts	—	1 <sup>er</sup> choix 1854.	—
Cire jaune (50 kil)	160 —	2 <sup>e</sup>	—
Huile de noix ordin.	77 —	3 <sup>e</sup>	120 —
— de chenevis	53 —	de Chimou.	120 —
— de lin	53 —	de Bourgueil	140 —
Paille hors barrière	29 —	Vin blanc des Cot.	—
Foin 1854. id	53 —	1 <sup>re</sup> qualité 1854	150 —
Luzerne	53 —	2 <sup>e</sup>	90 —
Graine de trèfle	38 —	3 <sup>e</sup>	80 —

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etudes de M<sup>e</sup> H. PLÉ, commissaire-priseur, et M<sup>e</sup> MAURICEAU, huissier à Saumur.

### VENTE MOBILIÈRE

Par autorité de justice.

La vente du sieur Testu, ancien épicier, quai de l'École, à Saumur, continuera mercredi 4 juillet pour les couvertes, matelas, lits, commodes, tables, linge, etc.; et jeudi, les vins, liqueurs, pendules, glaces antiques et autres objets.  
On paiera comptant. (342)

### A VENDRE

Ensemble ou séparément.

#### DEUX JARDINS,

Situés rue du Roi-René.

S'adresser à M<sup>e</sup> LEROUX, notaire, ou à M. NANCEUX. (343)

### A VENDRE

Un très-beau CHEVAL de sang, de selle, âgé de sept ans, et trois beaux CHIENS dont un couchant.  
S'adresser au bureau du Journal.

### AVIS.

EAUX MINÉRALES DE JOUANETTE (Martigné-Briant).

La saison est ouverte du 15 juin.

L'entreprise aura une voiture à la disposition des buveurs, à raison de 30 centimes allée et retour. (345)

### A VENDRE

Pour cause de départ.

2 CHEVAUX DE VOITURE  
UN BRISKA et UN CABRIOLET.  
S'adresser à M. de SAINTMÈME, rue du Pavillon, n<sup>o</sup> 9. (315)

### A VENDRE

Ou à échanger présentement

OU A LOUER

Pour la Saint-Jean-Baptiste 1855.

### GRANDE et BELLE MAISON

ENTRE COUR ET JARDIN.

Située à Nantilly, près de l'Eglise et du Jardin des Plantes.

Réunissant toutes les servitudes désirables, occupée présentement par M. le général comte de Rochefort.

S'adresser à M<sup>e</sup> DION, notaire, ou à M. A. PIERRE, propriétaire, rue Royale à Saumur. (593)

### A CÉDER

DE SUITE,

### UN FONDS DE BOULANGERIE

Situé à Saumur.

S'adresser à M. LECOY, avoué.

### POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN-ÂGE.

Cette pommade est composée de plantes hygiéniques à base tonique. Découvert dans un manuscrit par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles châtelaines du moyen-âge, pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt à Saumur, chez Eugène Pissot, coiffeur-parfumeur, rue St-Jean, n<sup>o</sup> 2. — PRIX DU PÔT : 5 FR. (286)

### BAINS DE MER DE ST-MALO.

Plage magnifique aux portes de la ville, casino, bals et concerts, régalas, courses plates et steeple-chases, vie peu chère, logement et hôtels confortables. (280)

### A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

Le vendredi 13 juillet, à midi,

Au château de Jalesnes, commune de Vernantes, près Longue,

Une jument de selle et s'attelant;

Deux juments poulinières, suivies de leurs poulains, produits de l'étalon pur sang Albion, approuvé;

Quatre autres juments poulinières;

Une pouliche, âgée de 3 ans;

Un poulain, âgé de 2 ans;

Une pouliche, âgée de 2 ans;

Un poulain, âgé de 15 mois;

Tous les quatre, produits de l'étalon Karchadné;

Un poulain d'un an, produit de Langlois;

Les 6 juments poulinières ont été saillies par l'étalon Albion. Les cartes en seront remises aux acquéreurs, ainsi que celles des naissances des poulains.

On paiera comptant, plus 5 %.

Etude de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur.

Le dimanche 15 juillet 1855, à une heure après midi, il sera procédé, en la Mairie de Neuillé, par le ministère de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur, à la VENTE par adjudication et par parties, de la FERME DE CHEVRÉ, située dans les communes de Neuillé, Vivy et Saint-Lambert, et actuellement exploitée par Fusellier.

On pourra traiter avant l'adjudication, en s'adressant à M. LEROUX, notaire, et à M. GOULARD père, propriétaire à Doué. (333)

Etude de M<sup>e</sup> CESBRON-LAMOTTE, notaire à Angers.

### A VENDRE

A L'AMIABLE,

En totalité ou par parties,

LA MÉTAIRIE

### DE LA BARDINIÈRE,

Située commune de Genes, arrondissement de Saumur, d'une contenance d'environ 43 hectares.

S'adresser, pour tous renseignements, et pour traiter, audit notaire.

### A VENDRE

### OU A LOUER

Présentement

Une MAISON, à l'Angle de la rue

Dacier et de la Grand'Rue.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT, à Saumur. (225)

### A LOUER PRÉSENTEMENT

UNE MAISON

Sise rue du Marché-Noir.

S'adresser à M. RIVAUD, pharmacien. (267)

### A VENDRE

TERRAIN POUR BATIR,

Nommé l'Île-d'Or

Situé au commencement de la route de Saumur à Saint-Lambert, commençant en face de l'embarcadere et suivant tout le long de la gare.

S'adresser à M. PONNEAU, qui en est le propriétaire. (267)

### PIERRE DIVINE DE SAMPSO.

Guérit en 3 jours maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitrate d'argent. — Le flacon : 4 francs.

Dépôt : pharmacie GUICHARD, rue Saint-Jean, 12. (270)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

RÉDACTEUR EN CHEF  
M. JOSEPH GARNIER,  
Professeur à l'École impériale des ponts et chaussées, etc.

## NOUVEAU JOURNAL

TROISIÈME ANNÉE

DES

TORISIÈME ANNÉE

BUREAUX  
RUE DE PROVENCE  
à Paris.

# CONNAISSANCES UTILES

Paraissant chaque mois, à partir du mois de mai, par livraisons de deux feuilles, à deux colonnes, contenant la matière de quatre feuilles, et formant chaque année un beau volume grand in-8, avec une Table alphabétique, orné de belles gravures.

Ce Recueil, Encyclopédie universelle illustrée, contient un compte-rendu général, méthodique et illustré de l'Exposition universelle, une Revue d'Agriculture pratique, de Jardinage et de Médecine vétérinaire; — une Revue d'Industrie, d'Arts et Métiers, d'Inventions et Découvertes; — une Revue d'Economie domestique, d'Hygiène, de Médecine et de Pharmacie usuelles; — le compte rendu de l'Académie des Sciences et autres Sociétés savantes; — en outre, des articles de Législation usuelle, d'Economie rurale et industrielle, de Statistique, d'Histoire, de Biographie, de Morale, de Beaux-Arts, de Voyages, etc.

C'est le seul recueil de cette nature aussi complet qui soit illustré, rédigé et imprimé avec le même soin, et relativement à aussi bon marché.  
Le volume de la 2<sup>e</sup> année (1854-55), qui vient de paraître, forme, ainsi que celui de la 1<sup>re</sup> année, un Répertoire varié de près de six cents articles ou notices, avec des gravures dans le texte, exécutées avec soin. — Prix du volume broché, 7 fr.; expédié par la poste, 7 fr. 50 c. — PRIX DE L'ABONNEMENT (franco par la poste et par an): PARIS, 7 fr.; — DÉPARTEMENTS, 7 fr. 50 c. — Pour s'abonner, envoyer franco à M. l'Administrateur du Journal, rue de Provence, 3, à Paris, un mandat sur la poste, sur le Trésor ou sur les banquiers de Paris (sur papier timbré). — On souscrit aussi aux Messageries, et dans les Départements ou à l'Etranger chez les principaux Libraires.